

Joël Chaussoy

Dessine-nous un homme

Roman



© Joël Chaussoy, 2014.

chaussoyjoel@gmail.com

Édition des versions numériques : IS Edition, Marseille.

www.is-edition.com

ISBN (eBooks) : 978-2-36845-198-4

Édition de la version papier : Antipode – Éditions du Puits de Roule.

ISBN (livre imprimé) : 978-2-919139-62-0

Couverture : Joël Chaussoy

« Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, ou ayants cause, est illicite (Loi du 11 mars 1957, alinéa 1er de l'article 40. Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, au terme des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustrations. »

À propos de l'auteur

Joël Chaussoy est né le 2 août 1952 à Bruay-la-Buissière, dans le Pas-de-Calais, au cœur d'une région où le charbon fut longtemps la principale ressource. Ce fils de mineur vit aujourd'hui à Tahiti, où il est installé depuis 1984.

Au cours de l'année scolaire 1964-1965, monsieur Huberlant professeur de français au collège des garçons de Raismes-Sabatier (59), prédit au jeune élève qu'il écrirait un jour un roman.

Bien des années plus tard, Joël Chaussoy commence à rédiger un synopsis destiné au 7^e art avec lequel il espérait attirer l'attention d'un cinéaste. Dans un premier temps, il envisage un audacieux coup de poker : faire distribuer le journal de la région sur la Croisette, en plein festival de Cannes. Un grand encart, à la mesure du projet, devant y être inséré. Fort heureusement, la présence de Thierry Lhermitte à Huahine (il y tournait à l'époque « Le Prince du Pacifique »), l'incite à recueillir son avis. Le comédien à qui il a osé faxer les quelques pages en expliquant sa démarche, lui a aimablement téléphoné par la suite pour convenir que même si son histoire était bien écrite et agréable à lire, il fallait rester prudent et ne pas se lancer dans une stratégie aléatoire et ruineuse, les metteurs en scène préférant la plupart du temps ne pas prendre de risques et adapter un livre qui a déjà séduit le grand public. La clé de la réussite passait donc par l'écriture d'un roman populaire.

Bien qu'il ne fût pas préparé à une aventure littéraire qui aura accaparé quatorze années de sa vie (corrections incluses), il est finalement parvenu à exaucer le vœu d'un enseignant éclairé.

À monsieur Huberlant, professeur de français, dont je fus l'élève au collège des garçons de Raismes-Sabatier (59590), durant l'année scolaire 1964-1965, et qui peu avant sa regrettable disparition avait pressenti que j'écrirais un jour un roman. Mieux vaut tard que jamais !

Première partie

1

Le très charitable meeting d'athlétisme de Paris, dans un stade de France bondé, était ce dimanche 3 mars 2019, un événement majeur à double titre. D'une part, parce qu'on célébrait le centenaire de la FISCR (Fédération Internationale des Sociétés de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge) et d'autre part, parce qu'on saluait le départ à la retraite de Ron Murphy, un fantastique champion du sprint, toujours capable à quarante ans de rivaliser avec l'élite des jeunes compétiteurs.

Inscrire son nom sur les tablettes de la renommée lui avait conféré une fierté telle, qu'après s'être hissé sur la première marche du podium, il n'hésitait pas à sauter à pieds joints sur les reluisantes pompes de ceux qui osaient toiser, de plus haut encore, sa coupe à la brosse et son teint noir comme du cirage.

Le Guadeloupéen dont la mère était sénégalaise savait que l'état civil lui avait reconnu le patronyme d'un acteur célèbre. Quant à la nature chargée du générique, elle avait tout exprès mélangé les bobines, distribuant des gènes qui au casting de la ressemblance lui valurent le rôle du parfait sosie.

Que ce fût Eddy ou Ron, la star d'Hollywood ou le recordman mondial du 200 mètres, chacun des Murphy brillait dans un registre

différent. Il n'en demeurait pas moins vrai que la vedette olympique aimait également « faire du cinéma », son cinéma. S'agissant cette fois de quitter la scène – ou plutôt la piste – en beauté, il n'était surtout pas question d'être « doublé » par qui que ce fût.

Malgré l'absence d'enjeu, les performances s'avéraient excellentes et sous un soleil hivernal exceptionnellement radieux et mettant en lumière les épreuves, il était logique que les regards se portassent vers le Tartan et la pelouse. Seule la loge des officiels échappait à la règle et pour cause : une magnifique pièce montée y trônait. Qu'elle fût la vitrine d'un grand chef pâtissier, personne n'en aurait douté. On attendait plus désormais que le prodigieux athlète pour que la montagne de délices livrât enfin ses saveurs secrètement enfouies. Il suffisait qu'il réalisât son ultime rush, puis revêtît smoking et nœud papillon. Libre à quiconque de le croire aussi habile à découper l'onctueuse pyramide qu'à transmettre son témoin.

Le bon geste pour l'Antillais, consistait à adjuger au plus offrant sa tenue de course, mouillée pour la noble cause.

Monsieur Philippe de Rougemont appréciait tout particulièrement que Ron Murphy s'impliquât de la sorte. L'ex-ambassadeur du Canada, promu sous-secrétaire général de l'ONU, était président d'honneur de la fête. Anémone Gousset de la Croix-Rouge internationale était à ses côtés et en lui désignant le fruit confit au sommet de l'appétissant édifice, il convint avec elle de la réussite du projet et de l'engouement suscité :

« La cerise pour des tas de gens dont la vie n'est justement pas du gâteau, ce sera l'argent que nous aurons récolté pour les soulager ! »

L'argent arrangeait certes, très, très bien les choses, il n'était pourtant pas un remède universel. Le géant de la politique en connaissait les limites et il aurait eu beau, jadis, installer sa jeune épouse infirme dans un fauteuil roulant tout en or, cela n'aurait pas rendu le bonheur et la santé à celle qui, refusant d'évoquer cette nuit tragique de la Saint Sylvestre où il avait pris le volant à leurs risques et périls, accepta de dépérir sans lui adresser le moindre reproche. Si

brève que fût l'existence du couple, elle permit quand même au veuf d'avoir une fille, aujourd'hui âgée de vingt-quatre ans. Elle était sa consolation, sa fierté et la truculence incarnée.

Les trois Grâces avaient uni leurs talents pour dessiner l'angélique visage d'Alexandra, l'égratignant d'un zeste de malice et de coquinerie. C'était sous cet affriolant minois qu'encadrait une chevelure brun foncé et à l'enseigne de ses grands yeux noirs que logeait l'irrésistible charme féminin.

Le politique aurait souhaité que les médias fissent autant l'éloge du père comblé que celui du brillant homme public. Il aurait fallu pour cela que la jeune femme paradât à ses côtés et détournât sur elle un maximum de flashes. L'exercice lui aurait ouvert quantité de portes. L'orpheline de mère n'était pas de celles dont on trace la voie en bousculant les obstacles, *a fortiori* lorsqu'il s'agissait de sa carrière professionnelle. Elle s'interdisait les chemins de halage et les prérogatives liées à son rang social. Affirmer sa personnalité et ne s'en tenir qu'à ses seuls mérites lui importaient davantage que de côtoyer de façon vénale les chefs d'État, les affairistes et les sommités de tous bords. Elle cherchait, pour l'heure, ses marques entre la vraie Chantilly et la crème personnifiée. Elle enrageait de jouer des coudes parmi les pouléchés, les flagorneurs, les jabeurs qu'elle abhorrait.

Dur, dur de satisfaire un père qu'elle voyait trop rarement, qu'elle embrassait la plupart du temps à la sauvette, d'honorer des invitations officielles qui entravaient son épanouissement personnel, elle aurait nettement préféré les tribunes populaires, mais admettait qu'elle ne trouverait pas meilleur emplacement que celui qu'on lui avait réservé : dans l'alignement immédiat des starting-blocks. Elle avait l'aubaine inouïe de pouvoir croquer au fusain de magnifiques athlètes. Non, elle n'allait surtout pas faire la fine bouche et s'efforcerait même d'enrichir ses dessins d'une signature célèbre. Tellement désireuse d'assouvir sa passion, elle s'en mordait les doigts d'avoir à surveiller son trublion d'époux. Il s'était engagé à ne pas contrarier son beau-père et voilà que celui-ci était déjà en train de grincer des dents.

« Sale paparazzo » et « sale papa rassis » figuraient parmi les habituels quolibets échangés entre les irréductibles cabochards, ceux-ci se détestant royalement.

Ballottée entre les deux extrêmes, Alexandra se défendait d'être une girouette, une femme tampon, une femme objet, d'autant que chacun des êtres chers se targuait de n'avoir qu'elle en commun et seulement elle. Refusant d'être juge et arbitre, elle reconnaissait que tout séparait les antagonistes, à commencer par le physique. Difficile notamment de les mettre sur un pied d'égalité du point de vue de la taille. L'Italien avait celle d'un roquet et le Canadien celle d'un terre-neuve. Le Latin avait dû être fou du roi dans une vie antérieure : une grosse mèche lui tombait du front tel un lâche pompon au bout d'un cliquetant bonnet. Des yeux sombres et narquois en agitaient encore les grelots, gardant en éveil des traits délicats et racés. Le visage du Nord-Américain avait l'allonge d'une goutte d'eau. Des cheveux argentés, une fois laqués et peignés, zébraient un crâne clairsemé. Pas facile d'établir qui avait les plus petites oreilles. Le faciès carré de Mario Luchetti les rehaussait davantage que celui oblong et rapetissant de Philippe de Rougemont. Le nez bronzé pinçait aussi fort que le tarin d'albâtre s'évasait. Les lèvres saillantes et pulpeuses du gendre tranchaient avec celles plutôt plates du beau-papa.

Le caractère désinvolte et provocateur du prolétaire s'opposait aux bonnes manières du nanti. Le premier, bien que foncièrement teigneux, hâbleur et taquin, pouvait également se révéler admirablement tendre et sympathique. Le second était magnanime, digne, rigoureux et un tantinet aigri.

Le lion sauvage et le lion dressé en étaient arrivés à rugir et montrer tous leurs crocs. Ceux de l'impénitent fumeur de roulées étaient si jaunes qu'on aurait dit des grains de maïs. Le distingué mandataire de l'ONU affectionnait surtout la pipe, cette sorte de méandre qu'il déplaçait d'une commissure à l'autre comme pour illustrer une politique parfois versatile et dont les biais mariaient tact et ruse. Il aimait de façon critiquable en faire humer les volatils serpents, confondant volontiers bouffarde et calumet. La paix n'était-elle pas sa profession de foi ?

— Vous aviez juré d’entrer dans le stade les mains vides, rappelez-vous !... C’est à cette seule condition et pour ne pas fâcher Alexandra que je vous ai accrédité. Si je n’avais écouté que mon bon sens, le loup que vous êtes n’aurait pas eu la moindre chance de pénétrer dans la bergerie !

— Quoi que vous en pensiez, j’ai tenu parole : cet appareil n’est pas le mien, il m’a été prêté par un ami. Quant à l’accréditation, franchement, quel toupet ! Vous aviez tellement peur pour votre réputation que si j’en crois mon badge, je m’appelle maintenant grâce à vous « Dario Ronchetti »... Peut-être qu’en plus de montrer patte blanche, vous auriez voulu que j’ôte cette alliance qui vous inspire tant de honte... Ne demandez pas à un loup de se mordre la queue au beau milieu d’un troupeau après avoir tout tenté pour l’enrager. Je n’ai pas moins le droit de prendre des photos, que vous, de nous bassiner avec des clichés !

L’explication à mots couverts avait l’air d’une messe basse et bien qu’aucun des deux ne sonnât l’angélus, un couple d’âge canonique vint se pendre aux cloches sans se faire prier. Bénédiction ou pas, on évita ainsi une séparation des plus orageuses :

— Nous n’avons pas eu le plaisir d’être présentés, caqueta l’épouse distinguée, plus ponte que jamais et couvant des yeux le séduisant Italien tel un œuf dont elle aurait adoré faire son poussin.

Probable que la poularde avait déjà un coup dans l’aile et que notre coquin y aurait perdu quelques plumes.

— Navré de vous décevoir, madame la comtesse, rétorqua le beau-père peu arrangeant avant d’ajouter : ce monsieur que j’ai eu tort d’assimiler au photographe officiel qu’on m’annonçait, n’est malheureusement qu’un journaliste !

La réponse était expéditive et le natif de Tarente (la tarentule pour son détracteur) ne s’incrusta pas, ayant bien du mal cependant à détourner son attention d’un décolleté panoramique conciliant formes et profondeur. Avait-il simplement vue sur Silicon Valley ?

— S’il s’agit d’ouvrir l’œil et le bon, mon objectif vaut bien celui du photographe le plus mondain, même si je préfère être là où l’on m’attend le moins !

Pour le diplomate coincé par le protocole, l'exaspérante insinuation, était un motif légitime pour pester contre sa fille. Pourquoi n'empêchait-elle pas le « paparaste » de nuire ?

Le chasseur de têtes était à la solde d'un magazine à scandale : « Le Brise-Mottes » dont le nom était à lui seul tout un programme. Le *Tarentino* ne s'embarrassait pas de scrupules et prétendait se régaler aux dépens de tel ou tel convive, gagnant sa croûte parmi les plus gratinés. Hormis Alexandra et Philippe de Rougemont, personne n'était en mesure de deviner ses intentions, ses manœuvres sournoises. Ce pince-sans-rire n'avait de cesse d'épingler dans le ciel des mauvais jours, sur l'étendoir de l'opprobre les étoffes cousues de fil blanc. Les plus lessivés ne s'en remettaient généralement pas. Le regard désabusé et furibond d'une épouse aux aguets avait suffi jusque-là à contrarier les plans de Mario, mais celui-ci s'était finalement arrangé pour se perdre dans la foule des anonymes, là où on ne risquait pas de lui confisquer un « judas » ô combien indiscret.

Le champagne coulait à flots dans la tribune présidentielle et par une coïncidence extraordinaire le bouchon détona à l'instant précis où le starter appuya sur la gâchette. La dessinatrice vit Ron Murphy en premier relayeur du 200 mètres, plus prompt à jaillir de ses cale-pieds que le liège, hors du goulot.

L'énergie explosive sous haute tension musculaire contrastait avec le statisme flasque des modèles embauchés à l'École nationale supérieure des beaux-arts. Douée pour le graphisme, Alexandra y avait suivi maints cours du soir après son baccalauréat pour s'adonner à son passe-temps favori, sortir d'un carcan universitaire et se reposer d'un enseignement journalistique trop rigide. Certes, il avait fallu que la chirurgie optique réajustât sa vision, mais tant qu'elle demeura myope, sa place de prédilection se situa aux avant-postes. À ce titre, son odorat fut tellement sollicité, qu'aujourd'hui l'alchimie des sens, sinon la mémoire olfactive, lui restituaient encore fidèlement les parfums et les effluences d'hommes et de femmes campés dans leur nudité. D'ordinaire, la beauté et la laideur tout à la fois, nichaient au creux des corps avachis ou raidis. La virtuose du fusain se souvenait de rares

cas où de superbes anatomies, idéalement façonnées, s'offraient à l'appréciation de tous. Néanmoins, en aucune manière du point de vue de la densité, une musculature artificiellement élaborée, avec la fulgurance que cela suppose, ne pouvait soutenir la comparaison avec celle des authentiques athlètes qui la construisent laborieusement, au prix d'efforts intensifs et soutenus. Alexandra le constata lors d'une mémorable séance de dessin, si mémorable que les rires lui résonnaient encore dans les oreilles. À l'époque, en guise de thème imposé, les élèves devaient reproduire tantôt au pinceau, tantôt au crayon, parfois au charbon de bois, certains chefs-d'œuvre de la sculpture. L'expérience s'étendit au-delà d'un trimestre ; un catalogue photographique préparant les modèles de chair et d'os à s'identifier au personnage de leur choix. Ce fut dans ce contexte particulier qu'un des professionnels de l'atelier, un freluquet, flasha pour « Héraclès archer » d'Antoine Bourdelle et se fixa un délai d'à peine quelques semaines pour incarner mieux que quiconque le légendaire colosse.

Adrien réapparut trois mois plus tard. Chacun constata que la transformation promise avait effectivement eu lieu. Conclure aussitôt à une métamorphose miracle, c'était oublier le rôle joué par les hormones de croissance et leurs dérivés sur le métabolisme humain. La fréquentation assidue des salles de musculation n'étant juste bonne qu'à entretenir les faux-semblants. Personne ne fut vraiment abusé.

Décidé à aller jusqu'au bout de la mascarade, l'hercule d'opérette venait de rallier directement l'honorable institution après un footing de onze kilomètres. Une fois nu et après avoir déposé sur le sol son vêtement trempé, peu soucieux des effluves libérés, il adopta une attitude ostentatoire et fanfaronne bien loin de son habituelle modestie. Dommage que cette aberrante et spongieuse plastique n'équivalût en rien à la corpulence harmonieuse et compacte des sportifs de haut niveau. Le meeting de bienfaisance le confirmait ici avec beaucoup plus d'évidence.

Le frimeur avait ajouté, sans forcer, deux étages à son « bodybuilding ». Ses abdominaux naguère abdo-minables saillaient depuis, en dessinant d'illusoires marches d'escalier. Quant aux pectoraux, ils naviguaient sous un menton à balustre, aussi remuants que des cages d'ascenseur en constant rappel. Tant pis pour les

contrepoids qui, entre les cuisses capitonnées, semblaient en « contrepartie » ne convenir qu'à un vulgaire fil à plomb. Notre phénomène ne s'en était guère formalisé et monta crânement sur l'estrade dominant la vaste classe. Alexandra qui avait fait un pas de recul pour préserver ses narines, le vit ensuite caler le genou droit sur un pouf moelleux, tandis qu'au niveau de la poitrine, la jambe gauche appontait de la plante du pied l'assise d'un tabouret. L'angle ouvert entre les cuisses était d'environ soixante-dix degrés. Dirigé vers le ciel et exprimant une toute-puissance factice, un bras musculeux tendait à son maximum une invisible corde.

La remise en chantier et son préfabriqué anatomique n'avaient pas achevé davantage celui qui continuait à garder du gamin qu'il fut, ce petit rien, ce sexe grêle qui pendouillait comme un cordon dont il aurait délié ses pitoyables bourses, lançant sans complexe une OPA sur tous les regards. Dans un marché de dupes où notre bellâtre était en même temps acheteur et vendeur, les crayons dressés en quête de perspectives n'étaient pas moins que des pouces levés à sa louange.

Quand la main gracile d'une perfectionniste tapota la fesse gauche pour la rehausser, notre culturiste fut appelé à un effort supplémentaire dans une situation qui n'était déjà pas très confortable. Il se retint de grimacer alors que, privés de leur élasticité naturelle, les tendons commençaient à le tirailler sérieusement. Pour ne rien arranger, lorsque certains yeux féminins s'appesantirent sur son pénis, telles de rondes loupes fixant un menu détail de la reproduction, le matamore s'en trouva si flatté qu'il n'en put cacher son émoi. À travers sa mise en plis, le petit fripé avait plus la texture du ressort que du bigoudi, et dévoilant des ressources insoupçonnées se défroissa sur une ébouriffante longueur. Il devint raide, périscopique, bénissant l'air ainsi qu'un goupillon en plein aspergès. Encore badigeonné à la chaux vive d'une brûlante étreinte, le gland exhalait une odeur caractéristique. À devoir le scruter rougeoyant de tout son feu, Alexandra n'eut plus qu'une envie : souffler sur la braise. Elle postillonna si fort que le « fumigène » s'éteignit d'un seul coup, d'un seul. « Héraclès archer » en fut déstabilisé et débanda autant du phallus que de l'arc. Les premières crampes déjà perceptibles s'accompagnèrent d'une décharge électrique autrement plus intense,

lorsque son talon ripa sur le tabouret, le chassant d'un même élan. Il acheva brutalement le grand écart largement ébauché, en concassant sur le sol ses deux galets testiculaires. Une gerbe d'étincelles lui embrasa les yeux, pour rendre compte d'une atroce souffrance dont il se crispa au milieu des rires assassins. La leçon fut cruelle et marqua le départ définitif du fier-à-bras, ou plutôt du « casse-couilles ».

La mémoire, bille en tête, est un intarissable fleuve qui charrie sur la drave ses grumes de malheurs et de joies vers la scierie du temps, réductrice de bien des souvenirs. Chacun est son propre menuisier, son propre ébéniste, son propre garde-meubles. Le mauvais bois que la conscience rabote à la fibre de l'émotion se signale en provoquant de douloureuses échardes. Le bois précieux, que notre reconnaissance entretient et que nos pensées cirent et patinent d'un pénétrant bonheur, exprime des parfums d'âme agréables comme ceux du santal.

Si l'existence d'Alexandra avait été une forêt et les beaux-arts l'arbre qui cache cette forêt, le talent y aurait mis sa cognée. Bon fût ne saurait mentir sous son écorce. La sève paternelle y coulait certes, mais pas jusqu'à la cime. À peine branchée sur la carrière journalistique, elle fit vite fructifier intelligence et don. Le bienveillant passage de flambeau d'un illustre dessinateur humoristique avait facilité son éclosion au sein d'une importante maison d'édition. Au service de la presse et jonglant avec le fusain et la plume, elle immortalisa d'abord les protagonistes des retentissants procès, puis confirma ses excellentes dispositions pour la caricature et le trait d'esprit. Ce fut à la télévision qu'elle traduisit le mieux les différentes facettes de sa personnalité. La RTB lui ayant proposé d'animer six mois durant un divertissement quotidien patronné par une célèbre revue satirique et dont elle avait imaginé le concept. Le jeu « Gare à la chute » remettant au goût du jour des actualités d'époque, était jalonné de sketches et de chansons pendant lesquels des candidats notés par des spécialistes du genre, s'ingéniaient à inventer des légendes rigolotes pour des dessins inédits ou à réinterpréter d'amusants croquis dont on avait vidé le contenu des bulles ou supprimé les mots d'auteur. Le lauréat des lauréats avait eu l'avantage d'être recruté par le sponsor officiel de l'émission.

2

L'aubaine d'un faux départ avait permis à Alexandra de peaufiner le portrait de Ron Murphy. Un portrait qu'elle envisageait de soumettre, grâce à son père, aux enchères caritatives du jour. Le champion avait ses plus grands fans à l'intérieur du stade, et nul doute que l'œuvre qui référerait à son ultime course allait exciter la convoitise des plus argentés. Encore fallait-il la faire parapher, et intercepter l'idole n'était pas gagné d'avance. La sagesse conseillait à la chroniqueuse d'attendre qu'il bouclât son tour d'honneur et en eût fini, avec les nombreuses sollicitations d'usage. D'ici là, elle avait tout loisir de repérer son mari. Un mari particulièrement cachottier et qui s'était habilement abstenu de lui révéler sa véritable nature professionnelle durant leurs fiançailles. Même pendant les quinze premiers mois de vie conjugale, elle n'avait pas cherché à le confondre. L'impression la plus favorable lui étant venue de cette photothèque en noir et blanc installée dans leur sous-sol et qui n'exposait que des photos d'art, dont certaines, primées dans des concours régionaux.

Ce fut une amie commune, Jeannette Charles, qui facilita leur rencontre, et puisque notre Casanova n'était pas homme à se satisfaire de simples échanges de politesse, il s'arrangea pour la réaborder au cours de la soirée. Comment ne pas se remémorer un stratagème tellement hasardeux que tout faillit capoter d'entrée ?

— Votre mère va bien ?

— Pourquoi, vous la connaissez ?

— Non, mais quand vous la verrez, dites-lui que sa fille est charmante et que j'aimerais l'inviter à dîner !

— Manque de bol, mon vieux... Ma mère a malheureusement quitté ce monde, mais si vous croyez pouvoir m'offrir une place au paradis, je suis prête à vous suivre sur-le-champ !

La gaffe en aurait désarmé plus d'un. Le miauleur, lui, savait retomber sur ses pattes :

— Et si l'on commençait par le « Paradis Latin » ?

Alexandra ne comprenait toujours pas par quelle magie elle s'était laissé embarquer. Quarante-huit heures plus tard, sans qu'il eût réellement besoin d'insister, elle le rejoignit à la table indiquée. Le Tarentin dont Jeannette Charles avait vanté le bon goût possédait une présence d'esprit, un à-propos exceptionnels et d'excellents complices à l'intérieur du cabaret, à telle enseigne qu'on lui avait imprimé un menu sur mesure. Un menu rédigé dans une langue dont elle n'entendait que cinq ou six mots et qu'il avait prévu de lui traduire au cours du repas.

S'agissant d'abord de lui faire servir un apéritif de circonstance, il lui conseilla avec l'accent qui chante, un « Bitter San Pellegrino », dont le bouquet rehaussé d'un zeste d'agrumes, lui resta en bouche de manière infiniment plus délectable qu'à l'ordinaire ; après ce test de confiance, elle lui accorda carte blanche auprès du serveur. Il lui présenta hors saison, une « serra fine » de laitue, puis commanda deux saint-pierre, sauce angélique. La carte des vins fut dépliée, semblable à un itinéraire vers le « ceptième¹ » ciel : « saint-émilion », « Nuits-Saint-Georges », « saint-amour »... Avec de pareils guides dont les seules ailes étaient celles du tire-bouchon qui les débouchait, il valait bien la peine d'être aux nues, d'avoir quelques vertiges, d'être grisée.

L'expert lui mit en odeur de sainteté de « révérends » fromages : « saint-marcellin », « saint-nectaire », « saint-paulin », « saint-florentin », « sainte-maure »... Elle n'en consuma point. Plus que jamais vouée à tous les saints, le « saint-honoré » en guise de dessert, la tentation fut trop forte, elle s'en gava entre plusieurs godets de « Bénédictine ».

Contrôlée par l'alcool, incapable de relever les paupières, Alexandra s'affala buste en avant, balayant la carafe d'eau posée devant elle comme un inutile ciboire. À ainsi boire en tout honneur et déshonneur,

¹ « Cep » au lieu de « sept », pour faire allusion à la vigne.

elle n'aurait pas pu prétendre à mieux en guise de ciel, que le ciel de lit d'un luxueux hôtel. Heureusement, l'ange gardien du jour ne voulut pas manger d'un tel pain bénit et plutôt que d'abuser d'elle, la reconduisit jusqu'à son domicile, veillant à ce que Jeannette Charles fût sur place pour la coucher et accompagner son réveil.

Dans l'histoire, l'Italien avait fait preuve d'une indéniable correction et celle qui fut aux anges lui décerna de bon cœur une auréole d'or. L'intéressé lui honnêtement, ne s'attribuait aucun mérite, frustré des plaisirs de la chair, n'avait-il pas achevé sa nuit dans une des boîtes de la capitale ? L'ivresse avait déjà pris le pas sur ses désirs, quand croyant « avoir un ticket » avec une des filles de salle, il essaya d'en monnayer les charmes. L'entraîneuse vit son drôle de client s'endormir sur son tiroir-caisse, préservatif cloquant sur le bout du gland.

Alexandra avait un tempérament à la hussarde et si on célébra son mariage avec le Tarentin au triple galop, ce ne fut pas faute de mises en garde. Ces dernières étant prodiguées par un père pour qui patience et circonspection étaient les seuls destriers dont la victoire ferre les sabots, un V majuscule sous chaque boulet. L'intention ne valant pas toujours le fait, les plus grands chevaux, ceux sur qui les deux conjoints montèrent, colère en selle, transformèrent leur ménage en champ de bataille. Pour le paparazzo, quelle importance si son métier n'avait rien de reluisant. L'essentiel n'était-il pas de se remplir les poches et traduire un savoir-faire, un talent où pas la moindre censure, pas la moindre entrave ne s'exerçaient ? Clamant son bon droit, il estimait que l'œil collé sur le viseur optique était le meilleur moyen d'exprimer sa communion avec le monde, avec l'image. Cette sacro-sainte emprise datant de ce « marquant » après-midi d'enfance où sa sœur aînée lui avait disputé un portrait commun sous verre, avant de le lui lancer au visage. Ce fut de son propre sang qu'il signa la fin de la guerre. Une cicatrice en discontinu lui balafrait encore la face, du coin droit de la lèvre supérieure à l'arcade sourcilière gauche, décrivant une diagonale où le nez n'était pas épargné. Quatre mois plus tard, il bénéficia pour ses onzièmes vœux, d'un appareil photo tout équipé. Le téléobjectif devint alors pour ce pirate personnifié, le prolongement

d'un globe oculaire redoutable dont il signalait, de « pore en pore », l'étrange bandoulière.

L'épouse songeait sérieusement au divorce. Néanmoins, pourquoi donner de sitôt raison à un père dont elle fustigea naguère l'ingérence parce qu'il était en passe de soumettre Mario à une enquête de notoriété ? Une démarche qu'elle estimait insultante et déplacée. Ne voyant plus les choses avec les seuls yeux de l'amour, elle savait maintenant à quoi s'en tenir mais n'était toujours pas prête à désavouer un « embobineur » qui, pour réussir à la tromper, s'était effectivement rendu au meeting les mains vides. Le pire fut qu'elle avait osé s'imaginer que l'incorrigible Italien, en dépit des innombrables tentations, renoncerait à ses vieux démons. Pour l'heure, son équivoque disparition laissait croire à Alexandra qu'il abusait de sa confiance pour la énième fois. Elle n'était plus capable de le supporter. C'était tellement vrai, qu'elle finit par maudire leur première rencontre. N'aurait-elle pas dû en vouloir sur le fond à celle qui lui présenta son futur conjoint ?

Dans la mesure où la mauvaise réputation du « Brise-Mottes » et le peu de scrupules de ses collaborateurs directs étaient dans tous les esprits, n'aurait-il pas suffi que Jeannette Charles désignât Mario en tant que confrère pour qu'elle gardât à jamais ses distances avec l'infréquentable baratineur ? Bien qu'ayant depuis d'excellentes raisons de sanctionner l'énorme gaffeuse, la mal mariée n'était pas rancunière. Elle réalisait qu'à l'inverse du photographe, son attachante amie en était malade de travailler pour un magazine à scandale. Surenchérir à l'horreur, travestir la vérité, satisfaire des lecteurs avides de sensation, lui flanquaient de répétitives nausées, dont les séances de peinture constituaient de manière efficace l'unique remède. Ce genre de thérapie hautement salutaire, ne risquait pas d'être dispensé par les messieurs du grand monde dont elle s'entichait à tour de rôle. C'était à cause d'eux, pour ne pas déplaire, qu'elle se coltinait le sale boulot et s'obligeait à claudiquer mentalement pour un « canard » boiteux qui bon an, mal an, lui permettait d'assumer ses astronomiques dépenses.

Le chaotique train de vie de Jeannette Charles, son manque de sommeil et les abus de toutes sortes n'étaient pas compatibles avec le « bien paraître » auquel elle prétendait. Ils l'avaient au contraire

démolie physiquement et bien mal enquis qui, quai Malaquais, avait auguré qu'elle resterait pour longtemps la supernana dont Alexandra partageait alors, le cursus et l'amitié. Les mieux informés n'ignoraient pas que la rouquine préférait déjà les frasques aux fresques, et ce fut probablement à force de galvauder sa chaleur humaine, de brûler à tout-va son énergie, que trois années seulement après l'obtention des diplômes, elle en était devenue méconnaissable. Ses cheveux couleur feu avaient perdu leur flamboiement et sous les lampions oculaires ne vacillait plus qu'une timide flamme. On devinait qu'en une certaine occasion, elle avait été victime d'un « tirage » moins chanceux. Un nez cassé à la bûche des mauvais jours lui tisonnait la face, là où de chaque côté des joues cendrées, de multiples taches de rousseur s'éparpillaient sous les frémissantes narines, telle une braise moribonde. Elle n'avait pas l'hygiène buccale d'un poilu, cependant dans le 14-18 de ses trente-deux dents, alcool, sucres et nicotine avaient creusé leurs tranchées, les caries y cavaient comme des trous d'obus. Les incisives, pour bien mériter leur nom, n'étaient pas en première ligne par hasard. Elles se déchaussaient aux portes du palais, et dégageaient une odeur qui n'était pas, par bonheur, celle du gaz moutarde.

Malgré sa triste mine, la Jeannette parvenait encore à se faire remarquer dans les boums et autres sauteries mondaines.

La sentant un tantinet blasée des gigolos, Alexandra s'était promis de l'assagir et de lui conférer un nouvel éclat, cure à l'appui. Ce franc succès aurait dû l'inciter à plaquer rapidement un employeur abhorré. Il n'en fut rien, puisqu'elle plongea très tôt dans l'enfer du jeu.

Lui avait-on communiqué le « virus » au sein du groupe de presse ? S'agissait-il d'une manœuvre délibérée ?

L'épouse reconnaissait l'irréprochabilité de Mario dans l'affaire. Dommage qu'à son propos, justement, tout n'eût pas toujours cette transparence. Un sombre pressentiment la contraignant à remballer ses souvenirs, à insister du regard pour débusquer le paparazzo.

Ce fut malheureusement à l'instant où elle scrutait les tribunes populaires, qu'un horrible larsen dans le micro du stade, puis une voix en trémolo sapèrent ses bons efforts. Cela s'avéra diablement compliqué pour elle de repérer la silhouette courtaude tant familière,

car la salve d'applaudissements déclenchée se punctua d'une ovation debout. Le speaker ayant confirmé l'excellent chrono réalisé par les vainqueurs du relais dont Ron Murphy avait été une ultime fois le fer de lance.

Sa séance d'autographes et les questions des journalistes auraient pu s'installer dans la durée, s'il n'avait pas tout exprès entamé un tour d'honneur dont il boucla les derniers mètres à travers le corridor des sportifs, croisant par bonheur la route d'Alexandra. Elle héla poliment l'Antillais, d'une intonation qui habituellement faisait se retourner tous les hommes. Il ne répondit pas. Avait-il l'esprit ailleurs ?

Elle eut la surprise de constater qu'il délaissait la douche et les vestiaires pour gagner l'extérieur du chaudron populaire. Oubliant Mario, elle décida de le suivre et comprit très vite qu'elle ne parviendrait pas à réduire la distance les séparant. N'était-elle pas freinée par son tailleur étriqué, et gênée par ses effets personnels ?

Le guépard possédait quasiment cent cinquante mètres d'avance, quand à la lisière du parking réservé aux officiels, il entra en contact avec les deux vigiles chargés de la surveillance. Leur obséquiosité l'avait à peine ralenti et rejoignant directement au fond de l'aire de stationnement, un grand bahut à douze roues assez semblable au mobil-home par sa conception, il s'y engouffra par l'arrière. Une magnifique blonde en blouse blanche et d'un débraillé équivoque referma la porte sur ses talons. Ron Murphy venait d'ôter ses chaussures de sport et sa paire de chaussettes au bout de la rampe d'accès. L'escabeau escamotable n'empêcha pas Alexandra de distinguer la plaque du véhicule, celui-ci était immatriculé en Suisse et il était impossible de ne pas remarquer son caducée, tant il crevait les yeux. Réflexion faite, il paraissait curieux qu'un poids lourd médicalisé ne se trouvât pas au milieu des installations d'urgence, parmi les fourgons de la Croix-Rouge. Il y avait là un manquement à l'éthique que n'aurait pas apprécié Hippocrate, l'inspirateur du fameux serment.

Le caractère bénévole et humanitaire du meeting excluait tout contrôle antidopage et quand bien même, avait-on déjà vu un athlète s'y rendre avec autant de zèle et sans accompagnement particulier ?!

Mais non seulement cela, depuis quand se déchaussait-on pour être testé ? Bénéficiait-il d'une consultation privée ? Cela aurait signifié qu'un champion avait le droit de disposer de la médecine à sa guise. Face à l'incohérence du scénario, l'enquêtrice était au moins certaine d'une chose : d'avoir aperçu, dans un passé récent et des circonstances analogues, des autocaravanes suisses du même acabit. L'une d'entre elles avait accompli plusieurs allers-retours entre le Palm Beach et le Palais des Festivals de Cannes, tandis qu'elle couvrait l'événement cinématographique pour une revue spécialisée. L'éditorialiste eut une folle envie d'en savoir plus. Encore fallait-il qu'elle trouvât le moyen d'amadouer les armoires à glace auxquelles Ron Murphy, lui, n'avait guère eu besoin de se présenter. Consciente des difficultés, elle regrettait plus que jamais d'arborer l'insigne de presse plutôt que celui de VIP qui lui revenait de plein droit. Il était d'avance certain qu'en vertu de consignes particulièrement strictes, les vigiles rabroueraient l'obstinée reporter. Comment ne pas envier la vedette du jour dont la notoriété représentait le plus parfait des sauf-conduits ? Les portiers s'étant servilement écartés à son approche.

N'ayant nullement l'intention de capituler, la jeune femme échafauda un plan ingénieux tambour battant. Elle devint manipulatrice, tapotant nerveusement sur son portable. Lui était-il d'ailleurs possible de rester sereine en osant déranger un père affairé ?

La minute qui suivit, pendant qu'elle commençait à parler, Céleste, le chauffeur personnel de Philippe de Rougemont, traversa le parking dans sa direction. La discussion âpre et désobligeante qui s'engageait s'apaisa heureusement d'entrée. L'arrivée très classe du domestique en livrée prit de court les deux costauds. Ceux-ci ne s'imaginaient pas qu'il surgirait dans leur dos. Son impeccable maintien, sa tenue tirée à quatre épingles, sa superbe, les impressionnèrent grandement.

— Laissez, je la connais. C'est effectivement la fille de monsieur Philippe de Rougemont. Il m'a à l'instant chargé par téléphone de l'accompagner jusqu'à la limousine qui est là-bas, et je ne crois pas qu'il soit dans votre intérêt de faire du zèle.

La voiture protocolaire, digne des suites présidentielles, éblouissait de ses mille feux, grâce aux bons soins de l'employé modèle. Ce fut à

l'argument final de Céleste que les factionnaires se montrèrent les plus sensibles :

— Mon patron qui n'est pas un ingrat, n'hésitera pas le moment venu à vous accorder un généreux pourboire !

Si les agents sécuritaires s'effacèrent sans maugréer, une telle réserve incomba ensuite au chauffeur afin qu'Alexandra investît l'arrière de l'automobile en toute tranquillité. L'occupante se demanda si elle parviendrait à contacter Gontrand Micheau. L'ex-garde du corps était passé aux renseignements généraux sur recommandation paternelle, avant d'en devenir le directeur régional. L'homme vouait une profonde reconnaissance envers son bienfaiteur et n'allait sûrement pas dénier rendre service à celle qui fut également sa protégée des années durant.

Par chance, Gontrand Micheau était toujours à son poste. Elle avait composé un numéro si confidentiel, qu'il s'attendit à parler avec quelqu'un d'intime. Il fut de suite aimable et coopératif, mais souligna le caractère délicat d'une requête qui l'obligeait à user de toute son influence auprès de ses collègues suisses, dont il devinait la méfiance. Il la rappela, en définitive, au bout d'un quart d'heure pour lui apprendre que le poids lourd était la propriété de la banque helvétique de sperme, la BHS, dont le siège se trouvait à Genève. La stupéfaction s'avéra un mobile largement suffisant pour l'inciter à consulter le site officiel de la société dont elle avait eu l'adresse Internet. Elle se rabattit sur l'ordinateur de bord qui jouxtait le bar, puis le rendit opérationnel en dactylographiant les lettres de son prénom. Son père ne s'était pas franchement cassé la tête pour définir le mot de passe exigé, tant mieux pour elle !

Les informations livrées étaient d'ordre général et cautionnaient l'action d'une vénérable et prestigieuse institution, deux prix Nobel l'encadraient. La banque qui se félicitait de la souscription financière de grands laboratoires pharmaceutiques vantait les mérites d'une pléiade d'adhérents fortunés. Elle bénéficiait en outre de moyens techniques importants et de structures particulièrement bien adaptées, Marcel Hemmelweis, chef de file de l'insémination artificielle, la dirigeait.

« Et si cette glorificatrice mise en valeur n'était qu'une façade ? » s'interrogea Alexandra. Il était pour le moins paradoxal qu'une fondation qui cultivait son image de marque sur la toile ne mentionnât pas clairement sa raison sociale sur les véhicules qui la représentaient. Se réfugier derrière l'emblème des médecins et entretenir l'équivoque en se contentant d'un sigle de trois lettres (se rapportant aussi bien à une banque de sang qu'à une banque de sperme) était très pratique, on évitait ainsi les questions dérangeantes sur des campagnes à l'étranger, d'autant plus absurdes que les stocks de chaque État s'abîmaient dans des fûts d'azote, faute d'usage.

La BHS qui s'autorisait des connivences avec nombre de célébrités ou de personnalités à la réussite indéniable, respectait-elle la confidentialité et la législation en vigueur ? Comment s'imaginer qu'elle sollicitât des fonds supplémentaires, dès lors qu'elle faisait plus envie que pitié, n'hésitant pas à étaler ses richesses sur le Net ? Pour des trésoriers en quête de subsides, ce serait une bien curieuse manière de militer pour la bonne cause que de rouler carrosse et de déployer une logistique si impressionnante qu'elle équivalait à tendre la main, des bagues en or plein les doigts.

Qu'une vedette offrît son sang pour autrui, c'était un geste humanitaire qui dépassait tous les clivages, un geste gratuit au vrai sens du terme. Pour la semence, semblable abnégation était en revanche beaucoup plus difficile à obtenir de la part de ceux qui aspiraient autant à la gloire qu'au profit et qui préféraient sur ce plan, ne pas contester au simple mortel l'apanage du don anonyme et charitable.

Entre le pourquoi et le comment, la pensive Alexandra se sentait tenue d'éclaircir certains points, surtout depuis qu'un mâle, et non l'inverse, avait pénétré dans la caravane mobile. L'unique femme entraperçue avait accueilli Ron Murphy en revêtant une blouse blanche d'infirmière qui confirmait la vocation première de la banque. L'observatrice était si intéressée par l'exceptionnel poids lourd garé sur le parking, que Céleste d'habitude très effacé, jugea utile de lui commenter ce dont il avait été témoin et qui prouvait que la mise provocante de l'hôtesse ne manquait pas d'à-propos : « J'en connais

un là-dedans qui ne doit pas s'ennuyer... Un tas de jolis cœurs s'excitaient déjà, rien qu'en l'attendant ! »

Une contrepartie sexuelle s'attachait donc à la démarche du champion qui avait devancé l'appel, en ôtant à l'extérieur chaussures et chaussettes. Qu'il satisfît sa libido, elle n'aurait probablement pas osé l'en blâmer. Là où par contre le bât blessait, c'était que notre homme n'avait pas le droit de fournir son sperme : la loi exigeait qu'il eût au moins un enfant et une compagne qui approuvât sa participation, or il était célibataire.

FIN DE L'EXTRAIT

Table des matières complète

Mentions légales

À propos de l'auteur

Remerciements

Première partie

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38

Deuxième partie

1
2
3
4
5
6
7
8

- 9
- 10
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16

Troisième partie

- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19

Épilogue